

Que de souvenirs historiques intéressants et touchants planent au-dessus de ce théâtre de la lutte terrible qui se livra autour du berceau de la suprématie anglaise en Amérique. Qui nous dira jamais dans ses détails l'histoire de chaque pouce du terrain que nous foulons; l'histoire intime, les péripéties, les apogées et les décadences des combats de jadis, des quelques ruines que nous pouvons encore contempler et des monuments qui font notre orgueil?

Si elles pouvaient parler, par exemple, toutes les pierres qui ont servi à la construction des historiques villas qui avoisinent les immortelles Plaines d'Abraham: Wolfeld, Holland House, Marchmont, Thornhill, Spencer Grange, Spencer Wood, Woodfield,—ancien Samos—Sous-les-Bois, Cataracoui, Clermont, Beauvais, Kilmarnock, Belmont, Westfield, Morton Lodge et tant d'autres! Et s'ils pouvaient parler aussi les chênes séculaires qui ombragent ces villas et tracent leurs avenues serpentantes, et aussi l'antique chemin Gomin, et l'historique ruisseau Saint-Denis, et le vieux chemin Ste-Foy,; et tout le territoire, enfin du vieux fief St-François!

Mais tous ces imposants et vénérables témoins du passé restent silencieux. Ils nous rappellent seulement notre histoire; ils ne peuvent nous apprendre les détails des scènes glorieuses du passé, mais de leur regard presque éteints, ils nous demandent d'étudier leur histoire qui est celle de notre petite patrie.

"Notre histoire", disait P.-J.-O. Chauveau dans "Charles Guérin", "est partout, autour de nous, au-dessus de nous, au fond de cette vallée, du haut de cette montagne; elle se lève de ces remparts historiques, de ces plaines illustres; elle s'élance à vous et vous crie: me voici!"

—O—

On passe généralement tout aux enfants gâtés, aux malades et... aux poètes. Les enfants, ça les rend heureux! les malades, ça adoucit leurs souffrances! quant aux poètes, ça les fait rimer plus facilement. Laissons les enfants à leur bonheur et les malades à leur pitié et "musardons" un peu autour de ces douces personnalités de notre vie sociale, les poètes.

Pour les besoins de leurs rimes, on est accoutumé de tout leur passer; néologismes, anachronismes, hérésies métachronismes, prochronismes, parachronismes, etc.

Mais c'est amusant quand même de noter ces petites erreurs de ces génies qui font l'histoire, la géographie et les mœurs à leur façon.

Un de ces soirs derniers, je lisais les beaux vers du pauvre Charles Gill, que des mains pieuses ont publiés en un élégant volume, et je savourais tout particulièrement les quelques chants qu'il a laissés de son poème inachevé sur le "Cap Eternité". Ce sont de "somp tueux" alexandrins qui sont véritablement d'un grand poète, qui ont été dictés par une "âme

de tendresse, éprise du Beau dans les hommes et dans les choses," comme dit son préfacier, autre poète, Albert Lozeau, qui chicane, oh! si légèrement, en passant, son défunt collègue pour avoir fait apparaître le spectre du Dante en plein Saguenay.

Mais je le répète, tout est permis au poète, même les invraisemblances qu'il faut leur pardonner en souriant quand on en ferait un grave reproche aux vulgaires prosateurs.

Ainsi, pour ma part, je n'ai jamais pardonné à Louis Hémon, le délicat auteur du délicieux récit "Maria Chapdelaine" d'avoir fait parcourir en un seul jour près de 160 milles au vieux cheval du père Samuel, par un temps de dégel au printemps, et j'accorde le plus généreux des pardons à Charles Gill qui a écrit:

J'attends le vent d'ouest, car à l'Anse Saint-Jean
Je devais m'embarquer pour relever le plan
D'un dangereux récif au large des Sept-Iles

J'en appelle à nos habiles navigateurs du Saint-Laurent. Comment appelleraient-ils un homme—pas un poète—qui, chargé par le gouvernement d'aller relever le plan d'un récif aux Sept-Iles, s'en irait attendre, pour partir, le bon vent à l'Anse Saint-Jean? Ils diraient qu'il a perdu la boussole; et ce serait vrai.

Le poète, lui, n'a rien perdu: au contraire, il a trouvé une belle rime pour "villes" qui termine le vers suivant.

Mais que dis-je? Lamartine n'a-t-il pas décrit dans les vers les plus harmonieux du monde, en le localisant comme un géographe consommé, un lac qui n'a jamais existé? Et l'on a mis cent ans à s'en apercevoir.

Heureux poètes!

—O—

Je me souviens qu'un bill a été passé, voilà trois ans, je crois, à Ottawa, interdisant le jeu dit des "trois cartes" et punissant sévèrement les délinquants. A quand le bill défendant le "mah jong"? Espérons qu'il sera un jour passé ne serait-ce que pour nous donner la satisfaction de l'avoir inscrit dans nos statuts. Car, il faudrait être naïf pour croire que même les lois les plus sévères vont empêcher les gens de jouer aux cartes, surtout quand il y a de l'argent dans le jeu.

On connaît ou plutôt on ne connaît pas cette anecdote concernant le directeur d'un pénitencier qui croyait que ses forçats jouaient à l'argent. Il eut beau les observer des jours entiers, il ne put les prendre en flagrant délit de jeu d'argent. Les forçats, au contraire, passaient leurs journées, immobiles à se chauffer au soleil. Un gardien perspicace prévient le directeur que les forçats jouaient tout de même à l'argent. Mais avec quoi? Le directeur en perdait l'appétit et le sommeil. Il observa

(Suite à la page 79)